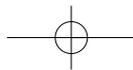
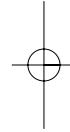
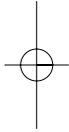
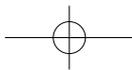
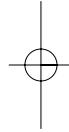
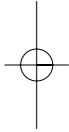


La Fin du voyage





PIERRE AURIOL

La Fin du voyage

POSTÉRITÉ DU CAPITAINE COOK

IDEM • VELLE

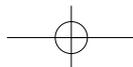
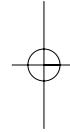
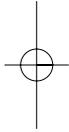


AC • IDEM • NOLLE

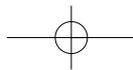
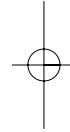
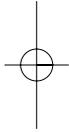
ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2004



*A Ingrid,
Qui sait combien j'aime marcher à l'estime.*



*Tu dors ?
– Je rêve des îles.
Des îles d'autrefois ?
– L'Européen qui le premier vint dans ces îles...
Le capitaine Cook ?
– Qui vit ces beaux sauvages.*

Michel Butor, *Réseau Aérien*.

AVANT-PROPOS

PROFOND malheur du voyage: porté par le désir de se tenir sur le seuil de tous les possibles, d'être commencement sans ombre, il inscrit sa durée dans le long cortège de la violence des armes. *L'Iliade* célébrant la prise de Troie dessine dans la fureur qui triomphe l'identité du monde grec et c'est seulement après la légende qui construit l'image de l'origine que peuvent se raconter les légendes. Le plus souvent, le voyage entrepris au plus loin des mers ignorées, vers des terres qu'on ne fait que pressentir, est moins suscité par l'espoir de découvrir l'inconnu, l'absolument nouveau que par le désir de reconquérir une origine enfouie et oubliée, de reconduire à la clarté du jour ce que l'épaisseur du temps a obscurci, de conjurer, jusque dans les épreuves que réserve l'abandon dans l'ailleurs, tous les tracassés et tous les malheurs de l'histoire.

Voyager est une fable, mais qui a toute la virulence et la vérité des plus hautes légendes. Soumise à l'épreuve des faits, cette utopie est contredite: le voyage n'a jamais connu un quelconque âge d'or, n'a jamais été non plus porté par l'innocent désir de se vouer à la recherche de calmes lointains. Il est le produit de l'expansion territoriale, de l'oppression, de l'histoire. Il est provoqué par la guerre et non par le candide souci de sacrifier à l'attraction de l'ailleurs.

Seuls les héros de voyages imaginaires, ceux de Rabelais, de Swift ou encore de Restif de la Bretonne, parviendront à contourner la malédiction de la violence. Pour cette tradition littéraire, voyager n'est pas quitter mais s'installer d'un coup, ou presque, en dehors d'une histoire, celle du continent européen, et découvrir d'autres histoires. A l'écart de l'Europe, existent d'autres terres qui, lieux de tous les possibles, déroulent là-bas des splendeurs inconnues et de merveilleuses bizarreries. Ces contrées éloignées, contrevenant aux règles des pays avec lesquels on a décidé de faire sécession, permettent de mettre à mal les préceptes abusivement tenus pour intangibles d'un Occident qui commence à être la proie du doute.

Voyager consiste donc à s'abandonner à l'errance pour, comme par le fait d'un hasard fabuleux, aborder des îles que leur éloignement a préservées de toute contamination, qui ont échappé à la mort lente du continent et à l'engrenage fatal ayant conduit le vieux monde dans l'obscurité. Cependant, cet ailleurs, qu'aucune géographie, sinon celle de l'imaginaire, ne peut localiser, reste soudé à cet ici que l'on quitte : les rivages que l'on finit par atteindre sont l'envers exact de ceux que l'on s'est décidé à fuir.

Quitter le continent, lieu de l'usure et du vieillissement, pour aborder l'île fabuleuse, lieu de la réconciliation et de l'accord de tous avec chacun, ne revient pas seulement à remonter,

par une involution hasardeuse, le fil du temps; c'est aussi basculer, au-delà de la ligne d'horizon, du côté de l'autre pôle d'une opposition: voyager revient à déplier la figure rhétorique de l'antithèse qui oppose la terre du possible, l'île, au continent européen voué à l'histoire et à la répétition du malheur. Là-bas, d'autres mœurs, d'autres lois, d'autres coutumes qui, systématiquement, prennent le contre-pied de celles en vigueur en Europe.

Le récit de voyage, l'imaginaire plus encore que le réel, est donc la forme d'élection du propos subversif. Mais subvertir est alors essentiellement intervertir: si l'insularité est le mode par excellence de la critique de coutumes et de règles dont on soupçonne l'arbitraire, c'est moins d'utopie que d'hétérotopie dont il s'agit. A l'écart du monde connu, dans les îles et archipels de cette géographie fabuleuse, s'affichent comme éminemment réalisables d'autres modes d'existence que ceux imposés par l'Occident dont, du même coup, on ébranle toute prétention à l'universalité.

Cependant, quelques dizaines d'années avant que Cook n'entreprenne son premier voyage vers les terres australes, Daniel Defoë avec *La Vie et les étranges et surprenantes aventures de Robinson Crusoe* transforme de fond en comble le récit de voyage: son héros ne découvre pas une île peuplée d'habitants dont le principal souci serait de vivre à rebours des mœurs euro-

péennes. En effet, sur l'îlot désert qu'il a atteint par les malheurs d'un naufrage, il va, avec les quelques outils arrachés au désastre, se livrer à une entreprise de reconstruction d'une société dont il n'est plus, en ce coin retiré du monde, que l'infortuné survivant.

Robinson n'est plus ce voyageur émerveillé qui écoute, scrute et goûte tous les autres visages du monde, qui rêve à des mondes possibles; il est investi d'une mission de taille: dans un état de complète déréliction, du cœur du plus profond abandon, lui échoit la charge de rebâtir, en un point à l'écart de tout le monde connu, une parcelle de civilisation, l'occidentale s'entend, tout en bénéficiant paradoxalement de l'aubaine que lui offre ironiquement sa situation de naufragé. Son absolu dénuement devient en effet la condition idéale lui permettant, dans son travail de reconstruction, d'éviter de retomber dans bien des ornières qui avaient entravé le cours de l'histoire.

Robinson, projeté par la fureur des vagues sur un rivage écarté, ne rencontre pas, contrairement au héros de Restif et ses compagnons, ces autres dont la seule existence suffit à infliger la douce leçon que, seules, sont aimables et estimables les règles propices à l'établissement durable du bonheur. L'infortune qui l'a fait s'échouer sur cette terre qu'il croit, un temps, totalement déserte et qu'il baptise *Ile du Désespoir*, recèle la clef de la réussite de son entreprise: Vendredi deviendra bientôt l'instrument de son labeur et, plus rarement,

source d'un étonnement promptement dominé puisque, de sauvage, il sera vite réduit à la condition de disciple, et plus encore de "serviteur", en proie à la sollicitude bienveillante d'un maître s'obstinant à l'arracher aux égarements funestes de la barbarie: "Je commençai à lui parler et à lui apprendre à me parler, [...] lui fis savoir que son nom serait Vendredi, [...] lui enseignai à m'appeler Maître, à dire oui et non, et je lui appris ce que ces mots signifiaient¹."

Vendredi tenu pour portion congrue, Robinson tente de troquer sa condition de naufragé contre celle d'éducateur inventif et industriel. N'acceptant la présence de Vendredi qu'au titre d'objet vers lequel il se penche avec condescendance et à proportion des services qu'il fournit, Robinson façonne "un monde sans autrui, donc un monde sans possible²". Si en effet, un "monde sans autrui" est "un monde sans possible", le héros de Defoë n'a désormais d'autre recours que d'organiser sa vie en fonction de modèles importés, ceux de sa culture, et se place ainsi dans une situation telle, qu'à l'inverse de ses

1. Daniel Defoë, *La Vie et les étranges et surprenantes aventures de Robinson Crusoë*, 1720, trad. Pétrus Borel, revue par Olivier Todd, éd. Julliard, coll. Littérature, 1964, p. 271.

2. Gilles Deleuze, *Logique du Sens*, éd. de Minuit, 1979, p. 372. Sur la notion de "monde sans autrui", voir pp. 350-372.

prédécesseurs, il ne peut être animé par nul autre vouloir que d'endosser le rôle du réformateur du monde qu'il juge, seul, digne d'estime et d'attention – le sien. Ce ne sont pas les habitants de l'ailleurs, dont, du reste, il ne constate la présence que par les terrifiants reliefs abandonnés à l'issue des repas anthropophagiques qu'ils viennent occasionnellement célébrer sur l'île, qui pourraient l'éclairer. Le monde de Robinson est réduit à une opposition tranchée : à l'humanité perfectible qui est la sienne fait pendant l'humanité monstrueuse du sauvage à laquelle, bien difficilement, il parviendra à arracher Vendredi.

Il ne saurait être question, puisque l'autre n'est ou bien que monstruosité menaçante dressée aux bords extrêmes de l'humanité ou bien innocence déconcertante à peine égarée en dehors de l'animalité, de poser au fondateur après avoir instruit le procès de l'Occident. Robinson ne cherche pas, à l'occasion d'une excursion au-delà des limites du connu, à construire un autre monde ; plus significativement, lui revient le devoir d'infléchir, pour l'améliorer et l'amender, le cours d'une histoire qui, désormais, est une.

Alors que jusque-là l'eurocentrisme était la pierre d'achoppement de bien des récits, alors que l'ailleurs était invoqué et décrit pour débouter le monde occidental de toute prétention à édicter universellement sa règle, avec Defoë la prééminence et l'excellence de l'Europe ne sont plus mises en doute.

AVANT-PROPOS

15

Il s'agit simplement d'apporter des correctifs : d'un coup, par ce revirement, le voyage s'arrache à la culpabilité. On ne s'abandonne plus à l'inconnu pour rejoindre en des lieux à l'écart des routes parcourues le pays de l'innocence et de l'accord. Robinson, à l'avance délivré de toute faute par l'épreuve du naufrage, signe l'acte de baptême d'une Europe débarrassée, un temps, de toute mauvaise conscience.